

LA CATHÉDRALE, vue par Jean MACREZ

On savait Jean Macrez historien d'art passionné de sa cathédrale, mais on savait moins que sous la flamme vigilante se cachait une âme de poète capable de dédier aux cathédrales de France une ode lyrique d'une ampleur d'Hosannah. Voici le poème psalmodié comme un cantique qu'il fit paraître en 1976 dans *La Vie du Rail* sous le titre : *Nous bâtirons la cathédrale*.

La Grèce a ses temples antiques, l'Italie conserve jalousement les vestiges des grandes civilisations romaines, tandis que l'Amérique, elle, élance vers le ciel ses forêts de gratte-ciel.

La France, fille aînée de l'Eglise, a ses cathédrales, fleurs mystiques du moyen âge et bibles éternellement ouvertes à la dévotion des peuples de l'histoire.

Après le bouton encore étioilé dans son corset de murs épais des églises romanes, le jardin insondable de l'art nous révèle la fierté sublime du plein épanouissement de la fleur gothique : la Cathédrale.

L'esprit, désormais libéré de son repliement monastique du onzième siècle, va s'élever vers d'autres problèmes plus humains, plus sociaux, plus artistiques.

De l'épaisseur créatrice des austères méditations, on fera de la hauteur, de la hardiesse puisée dans la beauté même de l'élan propice à la grandeur d'âme, toute prête à s'élever vers les envolées célestes.

Le temps des cathédrales est aux réformes sociales, aux croisades, aux grandes idées, précurseur de temps nouveaux, en un mot à la juste dimension d'un christianisme en plein essor, avide de beauté et de grandeur.

La cathédrale médiévale se placera, dans la marche des temps, comme l'écrin prêt à recevoir la perle inestimable d'art et de foi, annonciateur d'un âge futur.

Après le manuscrit gothique chargé d'inextricables arabesques nées de la patience auréolée des moines, c'est la bible de pierre dont chaque caractère devient une sculpture ouverte à tous ceux qui veulent puiser, dans ce monde mystérieux des reliefs, les véritables mobiles des racines de la foi antique.

Les volumes bibliques se ferment, mais le bréviaire du peuple de la rue, qui veut en faire sa maison, s'ouvre à la page choisie par chacun.

La masse cherche, découvre, en cette devancière de l'imprimerie, les formes harmonieuses et les coloris les plus chauds qui lui composeront, par des formules de calcaire et de lumière, la plus belle, la plus simple des prières, le plus sublime des saints cantiques.

*

* *

Libéré de l'antiquité, le siècle des cathédrales connaîtra une grande prospérité dans tous les domaines.

Imprégnées d'idées chevaleresques, toutes les classes de la société partiront délivrer le tombeau du Christ. Epris d'aventure, on va même sonder jusqu'au cœur de l'Asie énigmatique et inconnue, on s'occupe de réformes sociales, de grands esprits s'intéressent aux importants problèmes culturels. toute une pépinière de hauts sentiments va présider au sortir de terre de ces monuments jaillis avec le printemps de la chrétienté.

La cathédrale médiévale n'est donc pas un bloc erratique au milieu d'un ensemble

disparate ; non, au contraire, elle constitue admirablement l'état d'âme des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, elle résume bien toute l'idéologie de cette époque de grandes vertus et le triomphe de cet esprit corporatif au service de l'art immortel.

On a grand besoin d'idéaliser, d'exprimer par quelque chose de nouveau, d'immense et de haut, cette prière commune élevée à son paroxysme et dont les formules sacrées, devenant des formules de pierre, trouvent l'outil du sculpteur qui, de l'informe, crée l'harmonie du relief et le triomphe de la statuaire.

La cathédrale, temple de la foi, restera la borne impérissable qui marque le point de départ des siècles du plein moyen âge. L'esprit, avide de grandes actions intimement mêlées au culte de la patrie incrusté dans le culte marial, se libère peu à peu et veut s'envoler dans le temps sur les ailes du beau et du sublime, ayant comme solide tremplin les nefs aériennes et les tours robustes de nos splendides cathédrales.

*

* * *

Le véritable matériel, l'assise essentielle des cathédrales furent, avant toute autre chose, la grandeur de la Foi.

On ne bâtissait pas uniquement pour exécuter un travail commandé par un évêque bâtisseur ; non, on construisait pour le plaisir d'élever à Dieu un temple aux dimensions vastes encore jamais tentées, dépassant les toits d'alentour et bien à la mesure de l'idéologie chrétienne du moment ; un temple qui marquerait une époque et qui serait pour le futur l'impérissable témoin d'une ère chevaleresque imprégnée de

hautes vertus et la vivante expression d'un esprit de corporation dans la profession.

On construisait la cathédrale en apportant chacun ses aptitudes et ses talents, ainsi que ses défauts et imperfections ; l'esprit nimbé de poésie et de lyrisme était guidé par l'art sacré.

Était-il instruit, cet architecte appelé à l'époque "maître d'œuvre", ce tailleur de pierre, ou même ce simple gâcheur de plâtre ? Non, mais ils puisaient l'inspiration de leur genre et de leur talent dans une foi ardente et un amour profond de Dieu.

La cathédrale aura été le monument où chaque artisan, dans un parfait esprit de corporation, aura laissé quelque chose de grand et surtout de durable, inscrivant au hasard de l'œuvre son goût du beau, sa propre personnalité, sa malice, sa spiritualité.

Quelle école de patience ! Au temps des villes champignons, quatre vingts années de construction peuvent paraître une éternité ; et pourtant, ce fut juste le record d'Amiens, l'apogée du gothique, la fleur la plus épanouie avant l'essai malheureux de Beauvais.

Beaucoup, de nos jours, essaient de s'imaginer le chantier de construction de nos cathédrales, cet enchevêtrement d'échafaudages solidement liés derrière lesquels poussaient lentement les murs géants à l'assaut du firmament.

Il y avait, grimpée ou accrochée aux échafaudages, ou encore sculptant l'énorme bloc de pierre parmi un chaos inextricable de masses angulaires d'une blancheur laiteuse, toute la foule ouvrière du moyen âge dans cette tenue propre que nous connaissons bien.

Depuis le maître d'œuvre (architecte de l'époque), bien souvent tailleur de pierre lui-même, jusqu'au gâcheur de plâtre

(manœuvre), en passant par le sculpteur, le maître verrier et l'apprenti qui, seul, peut prétendre, à la fin de sa vie de travail, admirer l'œuvre achevée, son œuvre – tout ce monde qui faisait chanter la pierre sur les cordes de ses outils, ou par le souffle puissant de ses inspirations créatrices, tout ce monde des travailleurs sacrés étaient des artistes de Dieu et des champions de la foi.

Aux temps médiévaux, ni grues, ni engins modernes qui se jouent du volume et du poids n'existaient bien sûr ! Les énormes pierres cubiques étaient apportées à pied d'œuvre à l'aide d'énormes roues déroulant de grosses cordes tressées. Ces roues étaient actionnées par la traction humaine ; des hommes, en marchant à l'intérieur, faisaient tourner cet ancêtre du palan, pouvant ainsi monter des charges considérables.

Les pierres étaient montées également à dos d'homme, dans des hottes, ce qui exigeait, pour ce genre de travail, de véritables forces de la nature qui s'emparaient des blocs taillés, le plus souvent amenés sur une espèce de brouette sans roue portée, au pied du chantier, par deux hommes.

Quant aux carrières d'extraction, elles n'étaient souvent pas à proximité du chantier, au contraire, l'éloignement prenait figure de véritable pèlerinage : la cathédrale ne devait-elle pas être la maison de Dieu, au cœur même de la cité ?

Il était donc normal que chacun vienne en traînant son bloc qui servirait à édifier le monument commun. Quel sens admirable, quelle coopération sublime dans le sens de bâtir pour Dieu !

Alors, tout ce peuple chrétien du moyen âge, l'enthousiasme rayonnant sur le visage, déferlait vers la cathédrale en construction en psalmodiant des cantiques, que ce soit sur les coteaux pittoresques de la Somme pour

bâtir Amiens, sur l'immense plaine monotone de la Beauce pour faire jaillir, telles deux gerbes prêtes à cueillir, Chartres la royale, ou encore au long de la pauvre Champagne pouilleuse pour élever un sanctuaire à Reims.

De partout va se dresser ce qui manquait à notre patrimoine pour lui donner un esprit, cette moisson qui sut s'abreuver aux sources mêmes de la foi afin qu'un jour, en un éternel et radieux mois d'août, le Maître vienne accomplir sa récolte céleste.

La cathédrale devait, par ses dimensions, dépasser ce qui avait déjà été prévu jusqu'alors.

Les braves gens du moyen âge voyaient en elle l'église mère de la cité où ils pourraient, en plus du culte, organiser leurs réunions administratives et communales.

Comme l'idée du grand était bien en fonction de la grandeur d'âme et de l'état d'esprit du temps !

S'inspirant de l'antique et spacieuse basilique, l'édifice est, dès le XI^e siècle, conçu pour recevoir tout le peuple en prière.

Il va s'agrandir considérablement et la nef, puissante carène charpentée de piliers élancés et robustes aboutissant aux caprices bizarres des fines nervures de la voûte en ogive, devient aérienne, puis vertigineuse grâce à la légèreté de murs débarrassés de l'épaisseur massive et pesante du roman des premiers temps.

Splendide nef, navire géant et racé dont les hublots, démesurément agrandis, se transforment en verrières de feu sur lesquelles viennent jouer les rayons du soleil ; navire poussé par les puissantes rames de pierre que sont les arcs-boutants et qui vogue pour son éternelle croisière.

Le transept, autre nef barrant le vaisseau, forme les bras de la croix et la cathédrale vient se terminer en une page splendide toute grande ouverte à l'admiration des peuples, ces façades aimées et classiques qui, sous l'œil sacré de leur rosace aux motifs enluminés, se dressent flanquées de leurs tours ciselées levées vers le ciel comme deux bras dressés en une éternelle élévation, puissants dans leurs muscles de pierre.

Tours robustes et régulières de Paris qui présidèrent aux destinées royales de la cité et qui abritent l'airain puissant qui martela les tragiques et florissants épisodes de l'unification d'un Etat souverain.

Flèches crépitantes et royales de Chartres aux crânes verts de cuivre, moisson toujours mûre au-dessus du champ de Beauce si chère à Péguy.

Tours ciselées de Reims, la mutilée, précieuse couronne qui ceint le front si pur de la chrétienté naissante en marche vers sa grandeur apostolique et sa mission prédestinée.

Tours oblongues d'Amiens, inégales mais superbes et fières, suprême cri du pur gothique à son apogée, véritable triomphe final de la bible de pierre encore jamais égalee.

Et Rouen et sa couronne de Normandie, et toutes celles que nous ne pouvons citer, toutes aussi différentes les unes que les autres : Laon, Strasbourg, Noyon, Angers, Le Mans, Senlis, Poitiers, Sens, Bayeux, Bourges... Tours innombrables, fières et variées de nos splendides cathédrales ! Tours qui personnifient chaque visage aimé en sa chère province, tours qui éclairez comme des phares puissants l'immense patrimoine marqué à jamais de vos fais-

ceaux de lumière et de foi ardente. Tours, balustres terrestres d'où l'on s'envole dans un saut fabuleux, quittant l'histoire pour l'éternité !

*

* *

L'extérieur de la cathédrale nous élève, l'intérieur nous transforme. Sous ses voûtes séculaires, l'homme découvre et médite, le chrétien prie.

Là, de sublimes pensées nous accompagnent et nous élèvent vers les sphères éternelles de la splendeur et l'infinie grandeur de Dieu. S'appuyant sur le flanc robuste des solides culées, le regard ébahi par tant de mystère cherche où se poser. Il escalade les robustes paliers puis, errant quelques secondes sur le triforium, il s'élance, plus léger encore, vers l'infini impénétrable des voûtes. Le respect dû au solennel du lieu dépasse le sentiment religieux voué au temple de Dieu.

Voûtes légères et mystérieuses où stagne une imprécise pénombre, voûtes aériennes portées miraculeusement dans l'espace par les mains jointes des croisées d'ogive, véritable triomphe de finesse et de puissant équilibre, défiant ainsi la terrifiante hauteur vaincue par une nouvelle technique issue d'une haute spiritualité.

Le mur roman, lourd, pesant et épais de la basilique disparaît, c'est maintenant la légèreté favorable au triomphe du vitrail, c'est la plénitude de la lumière saturée de couleurs de la cathédrale gothique qui éclate !

La peinture et la fresque murale s'estompent désormais pour faire place à cette sym-

phonie de lumière incrustée des couleurs les plus vives dont chaque note oubliée colore les dalles et les bas-reliefs d'un manteau de splendeur.

Alors, avec un sourire favorable du soleil, la lumière s'épanche de partout, elle inonde, déferle, envahit le vaisseau de ses mosaïques de coloris plus ou moins foncés selon l'heure du jour, apothéose splendide des beautés impalpables venues du ciel jusqu'à nous.

Et le verre, non pas teinté mais de couleur propre, est assemblé en un véritable jeu de patience par le génie du maître verrier qui nous dresse de véritables bibles de feu, que les yeux du peuple qui cherche enregistreront grâce aux envois lumineux des aurores et des crépuscules de gloire.

Divin incendie qui s'empare, allume, embrase chaque verrière cachée dans son obscurité, gigantesque feu d'artifice qui inonde les rosaces de gloire des transepts dont le reflet se répand sur les pierres et sur les marbres en un arc-en-ciel du triomphe de la lumière qui vient révéler à nos yeux éblouis un peu de l'extraordinaire beauté de Dieu.

*

* *

O grandes cathédrales ! Où sont les mains de merveilles qui vous ont bâties ?

Mains qui ont tenu le marteau, mains dures des tailleurs de pierre, mains fragiles des maîtres d'œuvre qui consultent leurs plans, mains sacrées des évêques bâtisseurs ou des généreux donateurs, tous ces hommes morts sans avoir vu leur rêve se réaliser ?

O belles "Notre-Dame", où sont tous ces chanoines du XVIII^e qui vous voulaient toujours plus belles en alourdissant vos styles purs et dégagés ?

Où sont tous ces fidèles des premiers temps, marchands, ouvriers de toutes corporations ? Où est cette foule d'ombres qui glisse le soir dans vos austérités impressionnantes ?

Fantômes héroïques arrêtés par des tombeaux, yeux écarquillés de contemplation, visages bouleversés d'extase.

O pierres, témoignage extraordinaire de foi et d'espérance ! Combien de prières avez-vous déjà détachées de toutes les lèvres venues vous saluer ?

O pierres, tabernacles des vertus anciennes, combien de hautes pensées avez-vous inspirées à ceux qui savent quand même et encore admirer ?

O pierres, est-il sublime ce saint cantique que vos voix mystérieuses psalmodient dans le secret de vos expressions ! Cantique repris à l'unisson par tout un peuple de merveilles surgies du travail et de la foi...

Et chante la pierre, toi qui, morte dans ta carrière, deviens vivante dans l'édifice bâti.

